

**LES ASSASSINS
DE LA 5^e B**

Kanae Minato

**LES ASSASSINS
DE LA 5^e B**

r o m a n

TRADUIT DU JAPONAIS
PAR PATRICK HONNORÉ

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

COLLECTION DIRIGÉE
PAR MARIE-CAROLINE AUBERT

Titre original : *Kokuhaku*
Éditeur original : Futabasha Publishers Ltd., Tokyo
© Kanae Minato, 2008
Les droits français ont été négociés
auprès de Japan UNI Agency, Inc., Tokyo
ISBN original : 978-4575236286

ISBN 978-2-02-128817-9

© Éditions du Seuil, mai 2015, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

I

Sacerdoce

– Dès que vous aurez bu votre lait, veuillez rapporter les cartons vides dans vos casiers et revenir vous asseoir, je vous prie... Voilà qui est fait ? Tout le monde a bu ? J'entends quelques grognements...

– Même le dernier jour de l'année il faut encore boire ce truc ?!

– Rassurez-vous, cette fois était bien la dernière. Merci.

– Hein ? À la rentrée il n'y en aura plus ?

– Eh bien non, c'est fini. Le collège de S avait été désigné par le ministère de la Santé comme établissement pilote pour la campagne nationale de distribution de produits laitiers aux élèves du secondaire pour cette année seulement. C'est la raison pour laquelle deux cents millilitres de lait vous ont été quotidiennement distribués. J'ose espérer que grâce à cette campagne vous allez nous montrer une croissance globale en taille et une densité osseuse supérieures à la moyenne nationale à âge égal lors de la visite médicale de la rentrée d'avril¹, n'est-ce pas ? Enfin, nous verrons bien... Pardon ? On vous a pris pour des cobayes ? Eh bien, ma foi, j'imagine que l'année a pu être assez pénible pour ceux d'entre vous qui présentent une tendance aux dérangements intestinaux ou qui n'aiment pas le lait. Et il

1. L'année scolaire débute en avril et se termine mi-mars. Le collège commence en cinquième.

est vrai que cette désignation aléatoire des classes pilotes par la commission départementale, avec son système de double vérification, à la fois par casier et carton numérotés, et par classe et numéro d'élève, fait un peu rats de laboratoire. Ce système était destiné à s'assurer que vous preniez bien tous votre lait. Néanmoins, j'en vois qui avaient l'air de trouver ça bon et qui font maintenant la grimace parce qu'ils ont entendu le mot « cobayes ». Alors je m'adresse à eux : cela vous a-t-il posé un problème de boire un verre de lait tous les jours ? Vous venez tous d'entrer dans votre phase de croissance adolescente. Si on se contentait de vous suggérer de boire un verre de lait quotidien chez vous pour vous faire des os solides, combien d'entre vous le feraient effectivement ? Et puis le calcium n'est pas utile seulement au développement des os, il contribue également à la transmission nerveuse. C'est ce qui explique que, quand vous êtes de mauvaise humeur, on dise que vous devriez prendre du calcium, ça rend aimable. M. Watanabe, dont la famille est dans l'électronique, est semble-t-il capable de neutraliser quatre-vingt-dix pour cent du floutage des films pornographiques qu'il fait circuler sous enveloppe auprès des garçons du cours privé Gakken, n'est-ce pas, trafic dû au fait que la période de croissance intense que vous traversez ne vous affecte pas uniquement physiquement mais aussi psychologiquement. Mon exemple n'était peut-être pas très pertinent, mais je voulais dire par là que cette période de croissance peut aussi être qualifiée de période de rébellion. Développement sexuel et rébellion, voilà ce que désigne le vocable générique de « puberté ». Un mot de travers et vous voilà en colère, un événement mineur peut énormément influencer vos décisions et vos choix. Ce qui ne vous empêche pas de prétendre à l'indépendance par ailleurs – ne me dites pas que vous ne voyez pas de quoi je veux parler, n'est-ce pas ? Par exemple, si au lieu de parler de cobayes le premier d'entre vous à ouvrir la bouche avait

dit : « Trop cool ! On a bu du lait gratos tous les jours ! », la réaction des autres aurait été différente, ne pensez-vous pas ? La vie est faite de situations semblables, où il suffirait d'un tout petit rien pour changer les choses. Vous ne voyez pas très bien où je veux en venir, peut-être... Vous croyez que je parle juste de boire du lait. Parce que, tout compte fait, tous les professeurs de l'établissement le disent, ils ont rarement vu une classe de cinquième si calme. Et ça aussi, si ça se trouve, c'était l'effet calcium...

À part ça, je vous annonce que je quitte mes fonctions à la fin de l'année scolaire, c'est-à-dire aujourd'hui.

– Pour aller dans un autre établissement ?

– Eh bien non, je quitte définitivement l'enseignement. J'ai donné ma démission. Chers élèves de 5^e B, vous êtes la dernière classe de ma carrière, et soyez sûrs que je ne vous oublierai pas de toute ma vie.

– Dommage !

– Ah, je dois entendre des voix... Merci, c'est gentil.

– C'est à cause de... ?

– Qui sait ? D'ailleurs, à ce propos, laissez-moi profiter de l'occasion pour vous adresser quelques mots.

*

En cette heure, ma dernière dans l'enseignement, je me repose la question : qu'est-ce qu'un enseignant ?

Le jour où j'ai décidé de devenir enseignante, ce n'était pas parce que je trouvais cela romantique, ni parce que j'avais eu un professeur extraordinaire qui avait changé ma façon de voir la vie quand j'étais jeune, ni pour toute autre raison de ce genre, non. C'était parce que ma famille était pauvre. J'étais une fille, et mes parents me disaient tout le temps que je n'avais pas besoin de faire des études longues. Or, moi, j'aimais cela, étudier. Alors j'ai postulé pour une bourse. Cette bourse m'a été très facilement accordée.

À croire que ma famille était encore plus pauvre que je ne le pensais... En tout cas, si je me souviens bien, cela a plus joué en ma faveur que mes bonnes notes. Je suis donc entrée à l'université publique de ma région natale, où j'ai étudié la chimie, parce que j'aimais la chimie, tout en commençant à travailler dans une boîte à bachot, à faire réviser les élèves. Vous avez des adultes qui trouvent que les enfants qui vont à l'école du soir en sus de l'école obligatoire, en prenant sur leur temps de repos, sont à plaindre. Moi, je dis qu'ils ont beaucoup de chance d'avoir des parents qui les poussent à faire des études. Bref, à la fin de mon cycle universitaire, en quatrième année, j'ai cherché un vrai emploi. J'aurais aimé poursuivre dans la recherche, mais le désir de gagner ma vie comme il faut l'a emporté. Et puis, vous le savez peut-être, le fait de s'engager dans l'enseignement dispense de devoir restituer l'argent de sa bourse. J'ai donc passé sans hésiter les concours de l'Éducation nationale... Vous trouvez cela douteux, comme vocation ? Ça vous regarde. Néanmoins j'ai eu à cœur de remplir correctement ma mission d'enseignante. De nombreux individus restent à traîner chez eux sous prétexte qu'ils n'arrivent pas à se décider sur ce qu'ils veulent vraiment faire dans la vie. Ils sont bien plus nombreux en tout cas que ceux qui trouvent du premier coup le chemin. Alors qu'y a-t-il de mal à faire du mieux qu'on peut le métier qui se présente ? Je ne crois pas que cela porte préjudice à la vocation de qui que ce soit.

– Et pourquoi êtes-vous devenue professeur de collègue et pas professeur de lycée ?

– Parce que, tant qu'à enseigner, enseigner à des élèves dans le cadre de l'enseignement obligatoire me semblait un défi plus méritoire. Au lycée, les élèves ont dépassé l'âge de l'école obligatoire, s'ils veulent arrêter, rien ne les en empêche. Moi je voulais enseigner à des enfants qui n'avaient aucun moyen d'échapper à l'école,

c'était un choix. Moi aussi j'y croyais quand j'étais jeune, figurez-vous... Mademoiselle Tanaka ! Monsieur Ogawa ! Cela n'a rien de drôle, alors je vous dispense de vos ricanements.

Cela fait maintenant huit ans que j'enseigne en collège. J'ai débuté au collège de M, dans la principale ville du département, c'est là que j'ai fait mon stage pratique. J'y suis restée trois ans, puis j'ai pris un an de congé de maternité, et ensuite j'ai été affectée ici, au collège de S, près de la limite du département, où tout fonctionne un peu en mode plan-plan, il faut bien l'avouer. J'y suis depuis maintenant quatre ans, j'aurai donc consacré sept ans de ma vie à l'enseignement...

– Le fameux collège de M ?

– Exactement. Celui où exerce M. Sakuranomiya, dont on parle souvent à la télé ces jours-ci, tout à fait... Du calme, s'il vous plaît ! Eh bien ! J'ignorais qu'il était si connu, dites-moi... Si je le connais personnellement ? Ma foi, j'ai travaillé trois ans avec lui, alors je crois que je peux dire que je le connais, en effet. Mais à l'époque il n'était pas aussi actif que maintenant, vous en savez peut-être plus que moi... Pardon ? Oui, mademoiselle Maekawa ?... Vous ne le connaissez pas ? Dans ce cas, ce n'est pas que je tiens à vous parler de lui, mais je vais vous en dire deux mots... Dans son enfance, Sakuranomiya Masayoshi était le leader d'une bande de voyous. Une fois au lycée, il s'est fait renvoyer pour une histoire de coups et blessures à l'encontre de son professeur principal, à la suite de quoi il a voyagé un peu partout dans le monde, vivant d'expédients parfois illégaux. Cette expérience lui a donné l'occasion de côtoyer des gens qui devaient affronter des situations réellement dures, de guerre civile ou de vraie misère. Cela lui a fait prendre conscience de ses bêtises passées. Alors il est revenu au Japon, il a préparé son diplôme de fin d'études secondaires, il a réussi le concours d'entrée d'une grande

université privée, puis il est devenu professeur d'anglais dans un collège... Pourquoi un collège ? Parce qu'il voulait éviter aux élèves de commettre la même erreur que lui, celle qui lui avait fait rater un virage et frôler la sortie de route. Depuis des années il effectue aussi des rondes la nuit dans les quartiers chauds, il aborde les jeunes qui rôdent sans but parce qu'ils ne veulent pas rentrer chez eux, même s'ils ne sont pas de son établissement. Il leur déclare : « Donnez-vous le meilleur départ, faites attention, pour engager votre vie sur le bon cap, c'est maintenant ou jamais... » On le surnomme le Prof Voyou Qui Veut Changer le Monde, il publie des livres et passe assez souvent à la télé... C'est exactement ce qu'il a raconté lui-même dans une émission la semaine dernière ? Alors désolée de répéter la même chose. Pour ceux d'entre vous qui le connaissent, il n'y a rien là de nouveau, certes.

– M'dame, vous oubliez le plus important !

– C'est-à-dire ?... Ah... qu'il continue à enseigner sans se laisser abattre ni en vouloir à la vie, parce que pour lui l'enseignement est un sacerdoce, alors même que les médecins lui ont annoncé qu'il n'avait plus que quelques mois à vivre, c'est bien ça ? Vous en savez des choses, monsieur Abe !

– C'est parce que j'ai énormément de respect pour lui...

– Je vois...

– Et je voudrais devenir comme lui.

– Ah bon... Eh bien, si vous prenez exemple sur lui, choisissez plutôt la seconde partie de sa vie, d'accord ?

Allons bon, nous voilà partis à parler de M. Sakuranomiya... En tout cas, je comprends que si vous rêviez d'un professeur débordant d'enthousiasme pour le métier d'enseignant, vous avez dû trouver que j'étais un peu juste. Pourtant, comme je vous l'ai dit, à mes débuts moi aussi je me suis vue en enseignante convaincue de sa mission. J'étais prête à arrêter une leçon pour réfléchir avec mes

élèves si survenait un problème touchant l'un d'entre eux en particulier, ou pour l'accompagner s'il était convoqué en salle des professeurs. Puis un jour j'ai ouvert les yeux. J'ai compris que personne n'était parfait. Que si je pensais qu'être enseignante, c'était parler devant ma classe d'une voix passionnée, des choses auxquelles je croyais, en fait je faisais erreur. Cela, c'était tout bonnement imposer mes valeurs, de l'autosatisfaction pure et simple, à la limite de la condescendance. À la fin de mon congé de maternité, quand j'ai repris au collège de S, je me suis fixé une règle : ne pas tutoyer les élèves, leur parler comme à des égaux, avec le même niveau de politesse que j'étais en droit d'exiger d'eux. C'est tout. Rien de transcendant, mais cela a ouvert les yeux à certains... Sur quoi ? Eh bien, sur leur vraie place, je crois. Quand il ne se passe pas un jour sans qu'une histoire d'enfant maltraité soit montée en épingle dans les médias, les jeunes ont tendance à se prendre pour des martyrs entre les mains des adultes. Or, en réalité, la plupart d'entre vous êtes élevés comme des rois, avec des parents qui vous supplient à genoux de faire des études et de vous resservir à table. C'est comme ça qu'on se retrouve avec des gosses qui tutoient les adultes et les traitent comme des chiens. Parmi les professeurs aussi, certains s'imaginent que si les élèves les tutoient et les appellent par un surnom, c'est qu'ils sont appréciés. Parce que les « profs cool » des séries télé sont tous faits sur ce modèle. Cela ne vous a-t-il jamais étonnés, dans ces séries centrées sur la vie scolaire ? Je veux dire, nous avons un professeur qui a la passion de son métier et quelques élèves avec des problèmes – ou des élèves à problèmes. Comme de bien entendu, un ennui survient et le professeur et les élèves développent une belle relation de confiance mutuelle en gérant ensemble la situation. Oui, mais... Et les autres, alors ? Ceux qui sont juste désignés au générique par le nom de leur classe ? Que deviennent-ils ? Pourquoi ne gère-t-on pas leur situation, à eux aussi ? Le

professeur fait de grands discours enthousiastes en prenant sur les heures du programme pour raconter son expérience de la vie et pour provoquer la compassion des autres pour les élèves en situation difficile. Mais les autres avaient-ils vraiment envie d'entendre cela ? Et si un élève un peu courageux intervient pour dire : « Bon, ça suffit maintenant, votre histoire, vous pourriez reprendre la leçon, plutôt ? », alors il enchaîne sur le sens de la Vie, et que les Hommes sont sur Terre pour s'entraider et patati et patata, et c'est reparti pour une volée de gros poncifs politiquement corrects. Tout ça pour arriver à la scène où l'élève qui a fait du mal à un autre va trouver son camarade pour s'excuser, et lui dire : « Je suis désolé, j'ai eu tort. » Évidemment, me direz-vous, ce ne sont que des séries télé. Si la même chose avait lieu dans la réalité, croyez-vous vraiment que cela se déroulerait ainsi ? Et en premier lieu, y a-t-il tellement d'histoires qui nécessitent qu'on interrompe le cours pour faire un sermon ? Au lieu de parler de gens qui ont fini par réussir leur vie malgré quelques bêtises de jeunesse, ne devrait-on pas plutôt parler de ceux qui ne sont *pas* sortis du droit chemin et n'ont *pas* fait de bêtises ? Est-ce que ce ne sont pas plutôt eux les héros ? Mais la lumière des projecteurs ne tombe jamais sur la vie ordinaire des gens ordinaires. À l'école c'est la même chose. Et voilà comment on en arrive à trouver suspects ces professeurs qui font leur travail sérieusement mais sans passion extravertie, voire à les considérer comme des perdants.

*

L'expression « relation de confiance » est très à la mode pour parler des rapports entre un enseignant et ses élèves. Depuis qu'il est devenu normal que des collégiens possèdent un téléphone portable, il m'arrive à moi aussi de recevoir des textos du style « Je veux mourir » ou « Je ne trouve

plus aucune raison de vivre ». En général, ça tombe dans ma messagerie vers 2 ou 3 heures du matin, à des heures tellement indues que parfois on préférerait prétendre n'avoir rien vu. Mais bon, on ne peut pas, n'est-ce pas ? Pourtant, cela peut prendre des proportions inattendues. Un jeune professeur avait reçu un texto d'une élève de sa classe qui disait « M'sieur, au secours ! Ma copine a de vrais ennuis ! » et qui lui demandait de venir d'urgence devant un *love hotel*. Évidemment, se faire appeler devant un *love hotel*, il aurait dû se méfier un peu, mais enfin... Il se précipite là-bas et, bien sûr, il se fait prendre en photo. Le lendemain, les responsables légaux de l'élève étaient dans le bureau du proviseur avec les clichés : Et que nous allons porter plainte... Et que cela ira très loin... Heureusement, nous autres, ses collègues, nous avons tout de suite flairé l'embrouille, car nous savions que ce professeur était homosexuel. Nous lui avons conseillé de faire profil bas parce qu'il nous semblait tout à fait inutile de confesser un « trouble de l'identité sexuelle » pour une bêtise pareille. Mais il a dit qu'il en allait de l'honneur de l'enseignement et il a déclaré devant l'élève et ses responsables légaux qu'il était homosexuel et que ça ne pouvait donc pas être pour abuser d'elle qu'il s'était trouvé devant un *love hotel* avec une élève. Là-dessus l'administration nous a recommandé de surveiller un peu les conversations en classe. Je ne sais pas pourquoi, il n'y a que moi que cela a mise en colère. Tout ça pour une histoire aussi ridicule... Si l'élève a été renvoyée ? Même pas. Quand les responsables légaux de la fille sont montés sur leurs grands chevaux : « Qu'est-ce que c'est que cette école qui confie nos enfants à des homosexuels et des filles mères ? C'est ça que vous apprenez à nos enfants ? », en oubliant fort à propos de rappeler ce que la fille en question avait fait, eh bien, l'école s'est écrasée. Déjà, être obligés de considérer l'école comme un ring de catch... Et le professeur en question ? Eh bien, l'année dernière, il a

changé d'établissement et est maintenant enseignant dans un collège uniquement féminin.

C'était un exemple un peu extrême, mais un autre que lui aurait pu avoir du mal à prouver sa bonne foi. Depuis cette histoire, ici au collège de S, quand un élève demande à voir un professeur du sexe opposé hors de l'établissement, il a obligation de se faire remplacer par un prof du même sexe que l'élève. Nous avons quatre classes par niveau, et l'équipe pédagogique est composée de deux profs principaux masculins et deux profs principaux féminins pour chaque niveau, précisément pour faciliter cette disposition. Par exemple, si un garçon de votre classe veut me voir en dehors des heures de cours, je prends contact avec M. Tokura de la 5^e A et je lui demande de me remplacer auprès de cet élève. Inversement, si une fille de 5^e A demande à voir M. Tokura, c'est moi qui y vais à sa place... Vous n'étiez pas au courant ? Remarquez, ça ne m'étonne pas, ça n'a jamais été annoncé officiellement... Pardon ? Si c'est pour voir arriver M. Tokura, vous ne risquez pas de demander de l'aide, même en cas d'urgence ? Vraiment ? Auriez-vous des choses à vous reprocher en cours d'éducation physique, monsieur Hasegawa ? D'ailleurs, M. Hasegawa vient de parler de cas d'urgence, et parmi les textos d'appel au secours qui nous sont adressés il est vrai qu'il y en a de réellement sérieux. Toutefois, si vous me permettez une évaluation personnelle, je dirais que cela ne dépasse pas quelques cas isolés par an. Bien sûr, pour celui ou celle qui envoie le texto, c'est peut-être véritablement une question de vie ou de mort, il ou elle a peut-être véritablement le sentiment de se trouver dans une impasse. Quand on est complètement submergé par un problème grave, on a sans doute l'impression d'être abandonné du monde entier. Mais tout de même, quand vous envoyez un texto, il faudrait peut-être aussi vous demander ce qu'est en train de faire la personne à qui vous demandez secours, ce serait la moindre

des choses, non ? Enfin, admettons. Si le texto trouve son destinataire, c'est déjà rassurant. Voyez-vous, un élève qui est vraiment au bord du suicide, je ne suis pas sûre qu'il ait la présence d'esprit de se dire : Tiens, je vais demander secours à mon professeur.

En attendant, c'est plutôt ma vie à moi qui était suspendue à un texto.

*

Être enseignante, cela ne voulait pas dire n'avoir que mes élèves à l'esprit vingt-quatre heures sur vingt-quatre. J'avais quelqu'un de plus important que mes élèves dans ma vie. Vous le savez tous, j'avais une petite fille de 4 ans que j'élevais seule. Oui, j'étais « fille mère », comme disent encore certains. Je devais me marier avec le père de Manami, un homme qui possédait tant de choses que je n'avais pas, pour lequel j'avais le plus profond respect. Je suis tombée enceinte quelque temps avant la cérémonie. Cela nous avait fait rire : « Ce sera un mariage *pas le choix*, pour finir ! », alors qu'en fait, pour nous, c'était double bonheur. Et puisque j'étais enceinte, mon fiancé en a profité pour faire un bilan de santé. Il y est allé le cœur léger, mais on lui a trouvé une terrible maladie. Plus question de mariage.

– Pour une maladie ?!

– Bien sûr !

– Le pauvre !

– En effet, le pauvre, comme vous dites, mademoiselle Isaka. En principe, si l'un des partenaires tombe malade, l'attitude correcte consiste à se marier malgré tout et à affronter le destin à deux, en couple – c'est ce que feraient la plupart des gens dans ce cas, n'est-ce pas ? Par exemple, vous, votre copine ou votre copain est infecté(e) par le VIH, que faites-vous ? VIH : virus de l'immunodéficience humaine, plus connu sous le nom de virus du sida. Faut-il

vous en dire plus ? D'après vos rapports de lecture de l'été dernier, vous étiez plus de la moitié de la classe à avoir lu le même roman. Les commentaires de la plupart étaient dithyrambiques, et allaient de « J'ai été très ému(e) » à « Je ne pouvais plus arrêter mes larmes ». Devant tant d'enthousiasme, je me suis dit : Moi aussi il faut que je le lise. Je le résume pour les autres : une jeune fille encore mineure, après avoir couché avec quelques hommes contre rémunération, se retrouve contaminée par le virus du sida. À la fin elle meurt... Comment ça, je suis trop simpliste ? Vous n'aimez pas mon résumé ? Mais je remarque que même ceux qui ont trouvé ce roman si touchant ont un réflexe de répulsion dès qu'ils se trouvent en présence d'une personne qui a réellement couché avec un séropositif, n'est-ce pas ? Allons, mademoiselle Hamazaki, vous êtes au premier rang, je sais, mais ce n'est pas la peine de retenir votre respiration comme ça, vous ne craignez rien, voyons. Ça ne s'attrape pas par l'air qu'on respire, vous savez. C'est curieux, mais j'ai l'impression que vous préféreriez que je ne vous approche pas à moins de quelques mètres. Serait-ce une idée ? Pourtant, ça ne se transmet ni par une poignée de main, ni par la toux, ni par les éternuements, ni en prenant le bain ensemble, ni à la piscine, ni en partageant les mêmes couverts, ni par les moustiques ou les animaux domestiques. Par un petit bisou non plus. On peut vivre avec un porteur du virus et mener une existence tout à fait normale, il n'y a aucun risque à avoir un porteur du sida dans sa classe. Mais ça, ce n'était pas écrit dans votre fameux livre, n'est-ce pas ? Ah, et puis désolée d'avoir abusé de votre patience : je suis séronégative... Vous avez l'air de ne pas me croire... Effectivement les rapports sexuels sont l'une des principales voies de transmission du virus, mais ce n'est pas non plus sûr à cent pour cent. J'étais déjà enceinte quand j'ai été contrôlée négative, et c'était tellement incroyable de ne pas avoir été infectée que j'ai

refait le test. Ce n'est qu'après coup, en lisant des études sur le taux de transmission du virus par rapports sexuels, que j'ai été convaincue que ce qui m'arrivait n'était pas impossible. Et comme je sais que vous risquez d'être facilement influencés par les chiffres, je ne vous dirai pas quel est le taux réel, mais si vous voulez vraiment le savoir vous pouvez chercher vous-mêmes.

Il avait contracté le virus du sida à une époque où il vivait à l'étranger dans des conditions assez sordides. Je ne dis pas que j'ai accepté la situation spontanément sans ciller. Quand j'ai appris qu'il était séropositif, même sachant que j'étais moi-même séronégative, le choc a été énorme. Mais si je n'avais pas fait le test la première, j'aurais été dévastée par l'angoisse d'être contaminée. Et même en sachant que j'étais passée au travers, des nuits entières la peur que l'enfant que je portais soit peut-être séropositif m'a empêchée de dormir. J'avais un respect immense pour le père de mon enfant, mais à ce moment-là j'ai aussi éprouvé de la haine pour lui. Il m'a demandé et redemandé pardon. Il m'a suppliée de mettre cet enfant au monde. D'ailleurs, je n'ai jamais envisagé d'avorter. Pour moi, l'avortement est un assassinat. Et lui-même n'est jamais tombé dans le désespoir. Pour lui, il l'avait bien cherché, si on veut, pas plus. Parce qu'il y a les hémophiles aussi, qui ont été contaminés sans que ce soit le moins du monde de leur faute, eux.

Et pourtant, je pense qu'intérieurement son désespoir devait être infini. Je lui ai dit : « Marions-nous. » Son état ne constituait pas un obstacle à notre vie commune, puisque nous le connaissions tous deux, et aussi je tenais à ce qu'il soit le père de l'enfant qui allait naître. Mais il a refusé catégoriquement. Il a toujours eu une volonté très ferme, c'est même l'une de ses principales qualités, mais pour le coup il fut carrément buté : « Nous devons d'abord penser au bonheur de l'enfant, disait-il. Les porteurs du virus du sida sont perpétuellement regardés comme des pestiférés »

– exactement comme à l’instant, quand la plupart d’entre vous ont spontanément retenu leur respiration ou m’ont jeté un regard comme s’ils avaient vu un *alien*. « Et même si notre enfant n’est pas lui-même séropositif, pour peu qu’on apprenne que son père l’est, sais-tu comment on le traitera ? Quand il se fera des amis, les parents de ses amis leur interdiront peut-être de jouer avec lui. Quand il ira à l’école, il sera peut-être persécuté par ses camarades, et même par les profs, même si en fait on peut sans risque manger à la cantine et faire du sport avec un séropositif. Alors tu me diras, bien sûr, les enfants sans père aussi sont parfois victimes de discrimination. Mais il est tout de même possible de se faire une place dans la société quand on n’a pas de père... » Nous en avons discuté à maintes reprises. Nous avons finalement renoncé à nous marier, et j’ai eu mon enfant seule.

À sa naissance, il est apparu que Manami n’était pas porteuse du virus. Vous n’imaginez pas le bonheur que ça a été. « Oh oui, je t’élèverai avec tant d’amour... je te protégerai... » Je me le suis juré et j’ai reporté tout mon amour sur ma fille. Alors si vous me demandez ce qui était plus important pour moi, ma classe ou ma fille, je vous réponds : ma fille, bien sûr. C’est évident. Une seule fois, Manami m’a demandé : « Et mon papa ? – Ton papa fait un métier très important, c’est pour ça qu’il ne peut pas être là. » Il avait volontairement renoncé à porter le titre de père, et toute la passion qu’il aurait mise à être un père, lui il l’a reportée sur son métier.

Mais... Manami n’est plus là...

*

Quand Manami a eu un an, je l’ai inscrite à la crèche et j’ai repris mon travail. Certaines crèches de grandes villes permettent de laisser les enfants jusque tard le soir, mais en



RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCQ
IMPRESSION : NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S. À LONRAI
DÉPÔT LÉGAL : MAI 2015. N° 105627 (00000000)
Imprimé en France